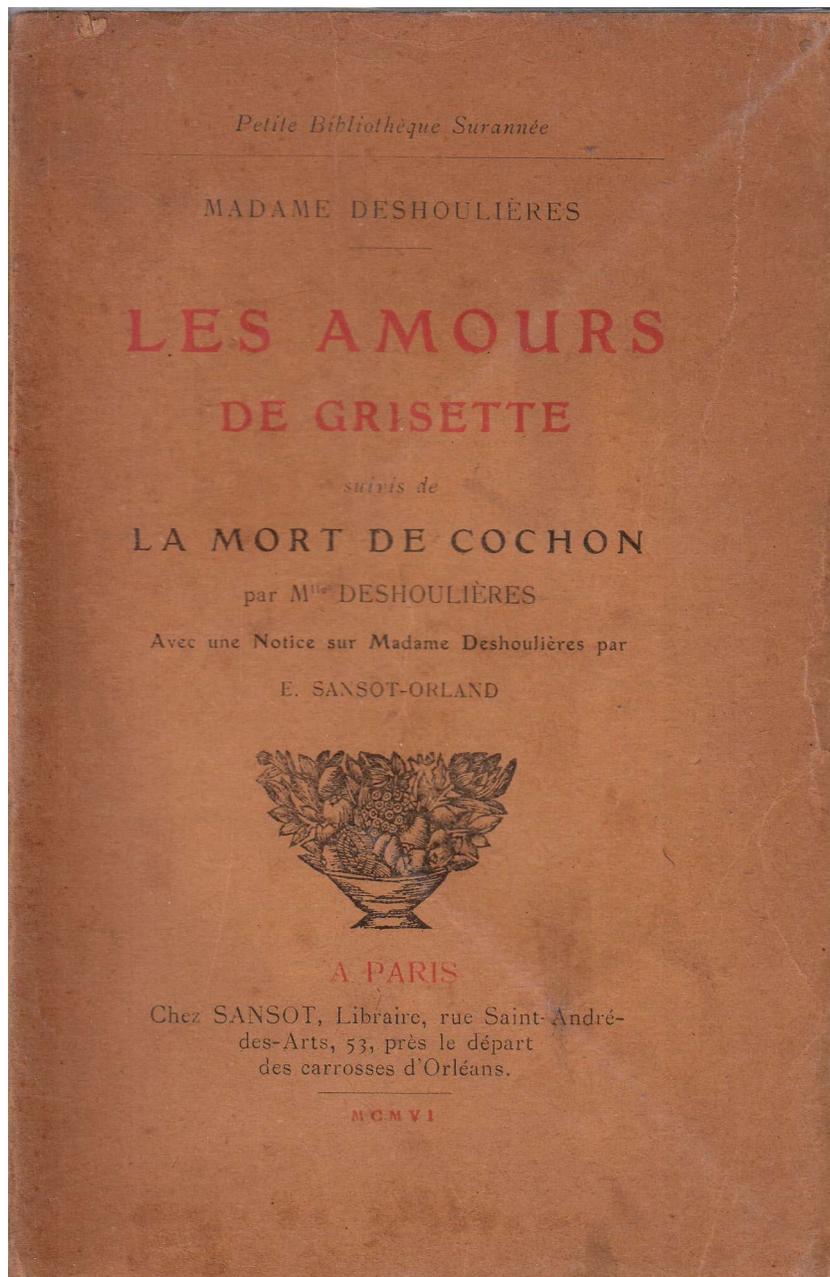


LES AMOURS DE GRISETTE suivis de LA MORT DE COCHON
par Mlle DESHOULIÈRES
Avec une Notice sur Madame Deshoulières par E. SANSOT-ORLAND



IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE:
Cinq exemplaires sur Japon Impérial, numérotés de 1 à 5 et
douze exemplaires sur Hollande Van Gelder Zoonen numérotés de
6 à 17.

A PARIS
Chez SANSOT, Libraire, rue Saint-André- des-Arts, 53, près le
départ des carrosses d'Orléans.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Le présent volume auquel nous avons cru pouvoir nous permettre de choisir le titre approprié, de: LES AMOURS DE GRISSETTE, se compose des pièces que Madame Deshoulières écrivit à la louange de sa chatte.

Malgré Sainte-Beuve qui faisait peu de cas de ces compositions et prisait davantage dans l'œuvre de Madame Deshoulières des pièces plus sérieuses, nous avons pensé qu'on trouverait aujourd'hui quelque attrait dans cette suite de poèmes qui forment un agréable roman de bêtes. Le « Mercure Galant » s'honora de les publier et ils firent en 1678 les délices de la Cour.

Mademoiselle Deshoulières composa à son tour en 1688 une tragédie sur LA MORT DE COCHON, le chien du maréchal de Vivonne dont la faveur auprès de Grisette avait scandalisé la gent féline. Nous avons mis à la suite des poèmes de la mère cette tragédie qui donne une conclusion à la première partie du volume.

Nous n'avons pas cru devoir corriger l'orthographe indécise du XVIIe siècle: ses caprices ne sont pas exempts d'intérêt.

Nous espérons que ces précieuses compositions trouveront un écho dans notre siècle si compatissant aux animaux et que les lettrés et les gens de goût y prendront rétrospectivement quelque plaisir.

LES ÉDITEURS.

Petite Bibliothèque Surannée

MADAME DESHOULIÈRES

LES AMOURS DE GRISETTE

suivis de

LA MORT DE COCHON

par M^l^c DESHOULIÈRES

Avec une Notice sur Madame Deshoulières par

E. SANSOT-ORLAND



A PARIS

Chez SANSOT, Libraire, rue Saint-André-
des-Arts, 53, près le départ
des carrosses d'Orléans.

M C M V I

MADAME DESHOULIÈRES

Madame Deshoulières ne jouit dans les lettres que d'une célébrité bien limitée. On la peine dans les manuels de littérature les moins compendieux et c'est tout juste si l'un de ses poèmes relaté dans les anthologies surannées nous fait mal connaître la spécialité d'un talent qui ne fut pas sans tenir, dans la poésie lyrique du XVII^e siècle, une place importante.

Dans les près fleuris
Qu'arrose la Seine
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis.

Ces quelques vers d'un rythme facile et exempt de toute recherche verbale sont dans toutes les mémoires (* Cette

idyllique allégorie, au reste, ne serait, dit-on qu'un plagiat aux dépens d'un vieux poète obscur, nommé Coniel.). D'autres pièces pourtant, dans les deux volumes qui forment le bagage poétique de Madame Deshoulières mériteraient une majeure estime et nous croyons que la suite de charmants poèmes dont le présent volume se compose ne nous démentira point.

Il ne sera pas inutile au surplus de les faire précéder d'une brève notice sur leur auteur. La vie de Madame Deshoulières vaut en effet d'être connue: on la trouvera parfois mouvementée et attachante comme un roman.

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris vers 1633. Elle fut baptisée le 2 janvier 1638 dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, ce qui a donné à croire, à certains de ses biographes que sa naissance devait se situer dans les derniers jours de 1637. Son père fut le chevalier Melchior du Ligier seigneur de la Garde, et sa mère se nommait Claude Gaultier. Le seigneur de la Garde, jouissait d'une situation enviable et fortunée. Après avoir été maître-d'hôtel de la Reine Marie de Médicis, il était passé avec la même qualité au service de la Reine Anne d'Autriche. Quant à la dame de la Garde elle appartenait de son côté à une famille haut placée: son oncle Me de Videville avait été premier intendant des finances sous le règne d'Henri III et président de la Chambre des comptes de Paris.

Antoinette du Ligier dès sa prime jeunesse montra pour les lettres un penchant irrésistible. Encouragée ou secondée par ses parents, elle s'y adonna entièrement. Elle étudia même le latin, l'italien et l'espagnol, et ces trois langues lui étaient devenues familières à un âge très tendre.

Lorsqu'elle entra dans le monde, les romans étaient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse, Elle s'y livra pour suivre la coutume établie, mais son inclination pour la poésie se manifesta plus hautement encore et ce fut Jean d'Hesnault qui l'initia aux règles des vers et divulgua ses premiers essais avec un enthousiasme que motivait alors encore plus les charmes de son élève que ses mérites poétiques. Il est avéré que le professeur voulut jouer vis-à-vis de son élève le rôle d'Abailard envers Heloise. Mademoiselle de la Garde, si l'on croit ses contemporains fut en effet dès son adolescence d'une beauté remarquable. Dans *l'Eloge historique*, que les éditeurs ont placé en tête de la réédition des oeuvres de Madame Deshoulières parue en MDCCLIII, les charmes de la jeune muse sont énumérés en ces termes: « La nature prit plaisir à rassembler en Mademoiselle de la Garde les agréments du corps et de l'esprit à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières

nobles et prévenantes; quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce, qui n'est pas ennemie du plaisir: elle dansait avec justesse, montait bien à cheval et ne faisait rien qu'avec grâce. »

Le penchant de Jean d'Hesnault pour son élève s'explique donc aisément, mais il ne paraît point probable que la jeune poétesse l'ait encouragé (* Jean d'Hesnault naquit en 1631. Il s'occupa de philosophie et fut disciple de Gassendi. Il traduisit Lucrèce en vers français. Il était de son vivant très considéré et ne paraît point mériter les sévérités que Bayle lui a prodiguées. Il mourut en 1681.) Une lettre qu'il lui écrivit avant son mariage (en 1649) et qui a été conservée témoigne qu'à cette époque du moins sa flamme n'était point partagée, et que Mademoiselle de la Garde se contentait de brûler pour Apollon. Un extrait de cette lettre sera lu avec intérêt pour son éloquence et pour le ton piquant de maints passages:

« Tout le monde vous admire, jeune Sapho, mais personne ne s'avise de vous plaider. Pour moi, je vous plains, du moins autant que je vous ai admirée, les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher, que je ne saurais croire qu'on soit sage quand on vous les envie... Vous n'êtes pas un quart d'heure le jour sans travailler... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeunesse se passera-t-elle entre la Rime et la Raison? N'êtes vous point rebutée d'avoir si souvent la peine de les remettre bien ensemble? Et faut-il que pour les accorder vous vous brouillez avec l'amour et le plaisir?...

Que savez-vous si quelque jour
Et lit haine et l'envie
Ne troubleront point votre vie?
A tout hasard, Sapho, nourrissez-vous d'amour.

« Mais vous vous contentez peut être de faire une grande provision de gloire et vous croyez que vous serez par là au comble de la félicité...

Ce brillant des grandeurs, cet éclat du savoir,
La gloire enfin, à pris sur vous tant de pouvoir,
Qu'elle exige de vous un tyrannique hommage,
Et dérobe aux plaisirs le plus beau de notre âge,
Cependant pourrait-elle exciter un désir,
Si l'on ne la croyait elle-même un plaisir?
C'en est un, il est vrai, pour quelques âmes vaines:
Mais, hélas! c'en est un qui donne mille peines.
Il en est, e Sapho, qui n'ont rien que de doux,
Si vous les connaissez que ne les cherchez-vous?
S'ils vous sont si connus vous manque-t-il un maître?
La Nature et l'Amour vous les feront connaître

Ils vous rendront tous deux scavante en moins d'un jour
Ecoutez donc Sapho la Nature et l'Amour...

« Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs que pour charmer des esprits et vous n'aurez jamais de plaisir plus touchant que quand vous vous donnerez aux choses pour lesquelles vous êtes faite. La Poésie doit être votre jeu et l'Amour doit être votre exercice. Je vous en ai dit assez pour vous y faire penser tout de bon. Mais si ce que je vous ai dit vous fait un jour envie de prendre un amant, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reste encore quelque chose à vous dire. »

Il faut reconnaître que l'aimable cynisme d'Hesnault ne manquait pas d'éloquence. Mais cette éloquence fut vaine pour lui, et il semble qu'elle n'eût d'autre effet que d'éveiller dans le cœur de la jeune muse une flamme moins avare à l'adresse d'un autre. Toujours est-il que peu après elle accordait sa main à Guillaume de la Fon de Boisguerin, seigneur des Houlières, gentilhomme du Poitou et petit-neveu de M. de Boisguerin, gouverneur de Loudun.

Né en 1621, le seigneur des Houlières était entré dans le service en 1642 et avait donné, en maintes, circonstances, des preuves de sa valeur. Il avait su mériter l'estime du duc d'Enghien qui, en devenant Prince de Condé lui avait accordé une charge de Maître-d'Hôtel du roi, un emploi de Gentilhomme ordinaire à sa suite, un logement dans son hôtel et une compagnie dans un de ses régiments d'infanterie. Il devint ensuite lieutenant-colonel de ce régiment, puis sergent-major de bataille.

Son mariage venait à peine d'être célébré que le Prince de Condé l'appelait auprès de lui en Guienne où la guerre civile venait d'éclater pour se propager ensuite par tout le royaume.

Madame Deshoulières dut se retirer chez ses parents en attendant de pouvoir vivre avec son mari dans une situation plus tranquille. Pour se consoler de son veuvage momentané elle se tourna vers la philosophie, mise en vogue depuis peu de temps par les récents ouvrages de Descartes et de Gassendi. Les théories de ce dernier la conquièrent particulièrement et elle s'y donna tout entière jusqu'au jour où les événements lui permirent de rejoindre M. Deshoulières en Flandre, où il était passé, sous les ordres du Prince de Condé, au service du Roi d'Espagne. Son départ fut retardé par une attaque de petite vérole qui la tint assez longtemps malade mais laissa indemne de toutes traces sa jeunesse et sa beauté.

Une cour brillante résidait alors à Bruxelles (1856), attachée aux pas du gouverneur des Pays-Bas, don Juan d'Autriche, fils naturel du roi Philippe IV, qui venait d'arriver tout chargé

des lauriers conquis à Naples et en Catalogne. Sous ses ordres, non moins auréolé de gloire, était le lieutenant-général don Louis de Bénavidès, marquis de Caracène, ancien gouverneur de Milan. A l'école de ces deux maîtres dans l'art de la guerre un grand nombre de jeunes seigneurs Espagnols et Italiens venaient s'instruire, et, avec les princesses et les dames flamandes et étrangères composaient, une cour entre toutes joyeuse et distinguée.

Par ses mérites naturels, autant que par la connaissance qu'elle avait des langues italienne et espagnole Madame Deshoulières ne tarda pas à se faire particulièrement remarquer et apprécier. Familièrement reçue chez la marquise de Caracène dont le palais était le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie, de nombreux aspirants lui firent bientôt la cour et le Prince de Condé se trouvait au premier rang, ayant d'ailleurs déjà pris les devants en France, sur ses concurrents.

Il n'est point possible ici de prêter foi aux défenseurs de la vertu de notre belle poétesse quand ils disent qu'elle « eut pu se faire une gloire de retenir soumise à ses charmes une âme d'un ordre si élevé' mais qu'attachée à ses devoirs elle aima mieux mériter l'estime de ce prince que de répondre à son amour. » Des documents probants (*) établissent que si le prince n'eût pas de la dame toutes les satisfactions qu'il souhaitait, il obtint du moins quelques à-comptes et que le majeur obstacle à sa flamme fût plutôt dans la juste méfiance du seigneur des Houlières que dans l'intransigeance de sa femme.

(*) Voir une lettre de Madame Deshoulières au Prince de Condé, reproduite dans le tome V des *Mélanges publiés* par la société des Bibliophiles datée du 22 décembre 1656 nous en extrayons les passages suivants:

« Ma petite vérole m'a fait différer mon voyage, mais malgré mon mal et les menaces des médecins, je ne laisserai pas partir dans six jours ... J'espère l'hiver qui vient, vous dire des douceurs plus à mon aise. Si vous voulez que cela soit, il faut être secret et vous garder de faire connaître à M. M. (mon mari) que je vous ai jamais parlé ou écrit à Charleville; car s'il en savait quelque chose, cela nous mettrait en mauvaise intelligence et ferait cesser celle que vous savez... »

Après lui avoir signalé des indiscretions commises par la faute du prince elle ajoute et termine ainsi: ... « Si j'avais le loisir de vous quereller je le ferais avec la plus grande joie du monde. Cela ne m'empêchera pas de vous conjurer d'avoir de l'amitié pour une Personne de qui vous êtes

chèrement aimé. Brûlez ma lettre, il est important pour moi...
»

Dans les diverses biographies que nous avons collationnées pour établir cette notice il est raconté que le paiement des appointements de M. Deshoulières ayant subi un retard prolongé, c'est principalement pour solliciter leur règlement que sa femme s'était rendue à Bruxelles. La raison était d'autant plus plausible que tous les biens du seigneur avaient été saisis en France et que la nécessité se faisait sentir. Mais là cour d'Espagne n'admettait point qu'on se montrât trop pressé, et une trop grande insistance de sa part fit que le seigneur Deshoulières, par ordre du prince de Condé son ancien protecteur, fût emprisonné au château de Vilvorde. Cet ordre dont on a la copie est daté du 5 janvier 1657 (* Madame Deshoulières emprisonnée au Château de Vilvorde . . .).

On peut supposer que le prince ne fût point fâché de trouver un prétexte à se débarrasser d'un mari gênant pour la satisfaction de ses désirs. Mais il est malaisé de, savoir ici s'il obtint tout ce qu'il souhaitait. Le contraire est plutôt à présumer puisqu'environ quatre mois plus tard il donnait l'ordre au châtelain de Vilvorde de recevoir à son tour comme prisonnière Madame Deshoulières elle-même, avec défense expresse de lui laisser avoir aucune communication avec son mari.

La captivité dura huit mois et elle fût, dit-on, pénible et dangereuse. Les Espagnols n'eussent point épargné la vie des prisonniers, si ceux-ci n'avaient été, même dans leur disgrâce, sous la protection du prince de Condé.

Est-ce, comme on l'a soutenu, par un coup de main de M. Deshoulières, que prit fin cette double captivité? Il n'est guère possible de prêter foi aux biographes qui rapportent le fait, puisque faute de connaître les documents qui constatent l'emprisonnement du mari avant celui de sa femme, ils ne parlent que de la captivité de cette dernière. Quoiqu'il en soit profitant de l'amnistie de 1659 qui rouvrait les portes du royaume aux partisans du prince de Condé, les deux époux rentrèrent dans leur patrie, après s'être assurés que bon accueil leur y serait fait.

Ils furent présentés au Roi, à la Reine-mère et au Cardinal Mazarin. M. Deshoulières obtint le grade de Maréchal de Bataille en même temps qu'on le nommait Gouverneur de Cette en Languedoc.

Madame Deshoulières rentra à Paris où elle retrouva le succès qui l'avait accompagnée à Bruxelles. Amis et admirateurs se pressèrent bientôt autour d'elle. Les portraits en vers et en

prose, depuis les romans de Mademoiselle de Scudéri, étaient alors en grande vogue parmi les hauts personnages de la Cour et de la ville. La jeune poétesse servit de sujet à plusieurs de ces précieuses compositions. Elle sut y répondre avec tact et discrétion. Mais des ennuis d'argent vinrent bientôt l'assaillir. De nombreux créanciers laissés en souffrance pendant le séjour en Flandre du jeune ménage se montrèrent au retour pressants et menaçants. Madame Deshoulières avait déjà dû se faire séparer de biens avec son mari qui abandonnait aux créanciers tout ce qu'il possédait et qui rechercha dès lors dans les emplois militaires ceux qui pouvaient lui être d'un plus grand profit.

Il rendit d'ailleurs, en maintes circonstances, de très grands services à ses supérieurs et principalement à Vauban dans la direction des fortifications. Après avoir gardé la Lieutenance du roi de la ville et de la citadelle de Doullens, il fût nommé intendant des ouvrages de Port-Louis et de Belle-Ile, et en 1671, on l'envoya à Bayonne où il employa près de dix ans à la construction des fortifications de la Guyenne. Après Vauban, Colbert et Louvois lui accordèrent successivement leur confiance et c'est là la meilleure preuve de ses capacités.

Pendant ces longues absences, que de rares voyages venaient interrompre, Madame Deshoulières distrait son ennui par l'exercice de son talent. Les hommages galants ne lui manquaient point et elle ne se taisait pas faute d'y répondre par des pièces qui ne firent qu'accroître sa réputation. Plusieurs d'entre elles parurent dans le premier tome du *Mercure Galant* en 1672 sous le pseudonyme d'Amaryllis qui lui avait été donné par le duc de Grammont.

Le commerce des écrivains formait sa principale joie. Elle comptait, parmi ses amis, les plus hautes notabilités de son temps, entre autres: le duc de La Rochefoucauld, le duc de Montausier, Conrart, Pelisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les deux Corneille, Flechier, Mascarón, de la Monnoye, le comte de Bussy, Quinault et Ménage.

Cette brillante élite se retrouvait fréquemment dans sa modeste maison de la rue de l'Homme Armé, au Marais. Son salon avait, dit-on, conservé quelque chose de la délicatesse précieuse de l'Hôtel de Rambouillet que Madame Deshoulières avait d'ailleurs fréquenté dans sa dernière période et dont elle avait gardé la nostalgie.

Elle fût, vers cette époque, avec quelques autres dames, admise dans la compagnie des gens de lettres qui s'assemblaient à l'Hôtel de Matignon, chez l'abbé d'Aubignac et qui était communément appelée l'Académie; mais la mort de l'abbé, qui ne tarda pas à survenir, dissipa bientôt la docte

assemblée.

C'est dans cette période, celle de sa maturité, que Madame Deshoulières fût surtout féconde en œuvres littéraires de plusieurs sortes. Les plus graves sujets, comme les plus intimes lui donnaient lieu d'exercer sa muse. Madrigaux, chansons, épîtres, éloges, portraits, imitations, se succédaient dans son inspiration avec une facilité remarquable.

Sa vive admiration pour Corneille et son attachement pour le duc de Nevers, lui firent prendre parti pour la *Phèdre* de Pradon, contre celle de Racine; son suffrage en entraîna bien d'autres. Elle répandit un sonnet où elle parodiait fort irrévérencieusement la *Phèdre* de Racine. Boileau vengea Racine dans sa Dixième Satire par un cruel portrait de Madame Deshoulières.

On ignore si dans la longue période de son quasi veuvage et de coquetterie littéraire elle garda sa foi à son mari et si les hommages qu'on lui adressait avec tant d'abondance restèrent toujours sans effet. Les chroniques scandaleuses du temps sont muettes à cet égard. Nous savons qu'elle était avec M. Deshoulières en relations épistolaires assez suivies. On trouve même dans ses œuvres une lettre en chansons sur des airs variés où elle donne à son mari l'exposé de son existence et ne se fait pas faute de le taquiner avec enjouement:

*Quels sont vos divertissements?
Passez-vous de forts doux moments?
Landerinette,
Je ne sais quoi me dit qu'oui
Landeriri.
Chez moi ce n'est pas de même
J'ai toujours quelques bobo...*

Elle ajoute au couplet suivant:

*S'il est vrai qu'un maréchal de France
Que Louis estime tant
Vous ait fait pour moi quelque tendre avance,
Lui que je croyais indifférent
Dussiez-vous en être jaloux, je pense
Que je payerai comptant.*

Puis ce sont des madrigaux à l'adresse du Roi:

*Depuis huit jours
Tous les amours
Reviennent habiter le Château de Versailles;
Sçavez-vous bien pourquoi?*

C'est qu'ils suivent le Roi.

Puis des nouvelles théâtrales:

*L'Hostel s'apprête à nous donner
Les vieilles pièces de Corneille; . . .
Je ne saurais vous dire rien,
Ni du Théâtre italien
Ni de celui de la Molière;
Ils sont, selon moi, but à but.
Et pour gens à grand caractère
Hors de l'Hostel point de salut.*

Puis des détails de sa vie familière; elle raconte qu'elle a perdu ses chevaux:

*Etre à pied n'est pas le seul chagrin
Qui fait ma mélancolie:
Je dors à peu près comme un lutin,
Je m'allarme et je m'oublie,
Et s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime jusqu'à la folie.*

Mais elle se hâte de rassurer l'époux ombrageux en lui déclarant que sa flamme est sans conséquence pour lui:

*Deshoulières est toujours ingrate
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris;
Et son cœur, comme une souris
Est pris par une chatte.*

Il s'agit de la fameuse Grisette qui tint tant de place dans la vie de la poétesse, principalement dans cette période, où Grisette et Tata son camarade jouirent dans les cercles de la Cour et de la Ville d'une véritable célébrité et obtinrent à ce titre les honneurs du Mercure Galant.

En feuilletant les œuvres poétiques de Madame Deshoulières, dont la plupart des pièces portent la date de leur composition, on pourrait à peu près reconstituer la seconde moitié de son existence, connaître ses préoccupations, pénétrer sa psychologie de précieuse, passer en revue son entourage. A ses amis éloignés elle écrivait d'aimables messages. Deux évêques étaient au nombre de ses correspondants: Mascaron et Fléchier.

En 1672, étant allé faire un long voyage en province et principalement en Dauphiné, elle adressait à Mascaron une lettre datée des bords du Lignon où elle s'était rendue comme en pèlerinage pour aller, dit un de ses biographes, « recueillir, sur la tombe d'Astrée et de Céladon, ces

sentiments tendres et délicats que l'on a admirés si longtemps, dans le récit de leur amour. »

« Elle cultiva, dit Sainte-Beuve, précieusement Fléchier, qui le lui rendit... Vivant en ses diocèses, à Lavour, à Nîmes, c'est-à-dire en province, il regrettait quelque peu le monde de Paris et les belles compagnies lettrées; il avait d'autant mieux gardé le premier goût de sa jeunesse. Il correspondait, à ses loisirs avec Madame Deshoulières qui se plaignait quelquefois en vers de ses involontaires négligences:

Damon, que vous êtes peu tendre!

» Elle le traite comme un « sage du Portique » et le menace d'appeler l'amour au secours de l'amitié.

Un sage être amoureux! Qu'est-ce qu'on en dirait?

» Fléchier lui envoyait en offrande, « pour l'apaiser, du miel de Narbonne. »

En 1678 ses amis obtinrent un privilège du roi pour la publication de ses œuvres mais elle préféra surseoir, ayant auparavant le dessein d'écrire une pièce à la louange du Roi et de composer des tragédies.

Elle se mit à l'œuvre et son *Genséric*, dont le sujet était tiré du *Roman d'Astrée*, fut représenté au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 20 janvier 1680. Le succès fut relatif au crédit dont jouissait l'auteur, mais il ne fut point durable, de même que celui de sa seconde tragédie, *Jules-Antoine* dont le sujet était pris dans la *Cléopâtre* de la Calprenède.

A la suite de ces tentatives qui ne la satisfirent point Madame Deshoulières revint à son inspiration intime; c'est là qu'elle réussit le mieux à capter les suffrages et les sympathies de son entourage.

Mise à l'abri du besoin par la pension que le roi lui avait accordée, Madame Deshoulières paraissait n'avoir plus rien à désirer. Son mari après avoir terminé ses travaux en Guyenne était passé en Flandre d'où il faisait de fréquents voyages à Paris. Mais dès l'année 1682 elle avait été atteinte d'un cancer au sein qui la faisait cruellement souffrir. Les remèdes auxquels elle recourut pour s'en délivrer ne firent qu'aggraver le mal. Les vers que nous avons d'elle montrent que dès l'année 1686 sa souffrance était extrême. Néanmoins comme elle était d'une grande constance elle continuait à fréquenter ses amis et à écrire. C'est même en cette période qu'elle produisit ses œuvres les plus durables.

Monsieur Deshoulières mourut le 3 janvier 1693. Ses enfants avaient renoncé à la succession de leur père, et comme cela faisait prévoir à la mère un avenir fort triste pour eux, elle écrivit alors les vers allégoriques *A ses Brebis* ou elle les recommanda aux bontés du roi sous le nom du dieu Pan.

« Au milieu de ces malheurs divers, et malgré son âge, qu'on pouvait nommer avancé, écrit l'auteur de son Eloge historique, il paraîtrait difficile à croire... qu'elle eut conservé une partie de ses charmes; c'est de quoi cependant il n'est pas possible de douter. Madame La Hay son amie, plus connue sous le nom de Mademoiselle Chéron, se fit un plaisir de la peindre au mois de novembre 1693 et c'est sur ce portrait qui est estimé que furent gravées toutes les estampes qu'on en a faites. »

Dans les premiers jours de l'année 1694 son mal ayant empiré Madame Deshoulières, en voyant approcher le terme de son existence, demanda elle-même les derniers sacrements et le 17 février 1694 elle rendait le dernier soupir, dans son appartement de la rue de la Sourdière. Le 19 du même mois, elle fut inhumée dans l'église Saint-Roch. Elle était âgée de soixante ans.

Madame Deshoulières vaut, même aujourd'hui, d'être goûtée et ses œuvres d'être relues. On les peut encore mettre au rang des meilleures productions poétiques du règne de Louis XIV. « On y admire, écrivait l'auteur du *Parnase François*, la beauté du sens, les grâces de l'expression, l'harmonie et la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'Amour et de la noble galanterie; personne n'a mieux traité la morale ni fait des réflexions plus justes sur l'esprit humain ». En délaissant ce que cet éloge a d'excessif, nous nous rangeons à l'avis de Sainte-Beuve lorsqu'il dit de Madame Deshoulières:

« Malgré ses injustices contre Racine, malgré l'inimitié de Boileau et les allusions vengeresses du satirique peu galant, elle a survécu, elle a joui longtemps de la première place parmi les femmes poètes, et ce n'est que devant un goût plus nouveau et dédaigneux que sa renommée est venue mourir. »

Heureux serons-nous si, par ce petit livre, nous le ressuscitons un instant.

E. SANSOT-ORLAND.

LES AMOURS DE GRISETTE

AVERTISSEMENT DE M^LLE DESHOULIERES

(Cet avertissement précède dans le tome II de l'édition des

poèmes de Madame Deshoulières, les pièces inspirées par Grisette sa chatte.)

LES Pièces qui suivent, que vous ne trouverez pas moins spirituelles qu'enjouées, sont sur une matière qui vous surprendra. Madame Deshoulières avoit une Chatte nommée Grisette, qui mèritoit d'être distinguée parmi celles de son espèce; car si elle ne raisonnoit pas tout-à-fait, elle avoit tant d'aparence de raison, et donnoit tant de marques d'un discernement particulier, quelle en attiroit l'admiration de tout le monde. Un jour Un Cavalier étant venu rendre visite à cette dame, se mit à parler de la beauté de sa Chatte, et témoigna qu'il eût bien voulu en faire une alliance avec un autre Chat d'une autre Dame de sa connoissance. Grisette, dit-on, pria ce Cavalier de faire ses compliments, et d'offrir sa tendresse au Chat Amant qu'il avoit dessein de lui donner. Ce Chat étoit à Madame la Marquise de Montglas, et s'apelle Tata. Il fit la réponse qui suit à Grisette

LES AMOURS DE GRISETTE

**EPITRÉ DE TATA,
Chat de Madame la Marquise de Montglas
A GRISETTE,
Chatte de Madame Deshoulières**

J'ai reçût votre compliment,
Vous vous exprimez noblement,
Et je voi bien dans vos manières
Que vous méprisez les goutières.
Que je vous trouve d'agrémens!
Jamais Chatte ne fut si belle,
Jamais Chatte ne me plût tant,

Pas même la Chatte fidelle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse;
Me parlez-vous de bonne foi,
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi:
Hélas! que n'êtes-vous sincere!
Que vous me verriez amoureux!
Mais je me forme une chimere,
Puis-je être aimé, puis-je être heureux?
Vous dirai-je ma peine extrême,
Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime:
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte et de sa vengeance,
Plaiguez mon destin rigoureux;

Plaindre les maux d'un malheureux
Les soulage plus qu'on ne pense;
Ainsi je n'ai plus de plaisirs;
Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes désirs,;
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

REPONSE DE GRISETTE A TATA

Comment osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites,
En amour c'est mal débiter,
Et je ne sçai que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fy (diroient nonchalamment
Un tas de Chattes précieuses)
Fy, mes cheres, d'un tel Amant,
Car, si j'oze, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs panchez sont les plus amoureuses,
Malheur chez elles aux Matous,
Aussi disgraciez que vous.
Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,
Je vous quitte aisément des solides plaisirs,
Faisons de notre amour un plus galant usage,
Il est un charmant badinage.
Qui ne tarit jamais la source des désirs.
Je renonce pour vous à toutes les goutieres,
Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été;
Je suis de ces Minettes fieres
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Helas! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos apas, de votre adresse,
Votre incomparable Maîtresse
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connoître
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé par d'agréables Vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers;
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicatesse,
Ecrire bien n'est pas notre talent,
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même,
Mais dequoi vais-je m'allarmer?
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui sait aimer.

La réputation de Grisette faisant bruit partout, les Chats du plus grand mérite lui en voulurent conter. Voici les billets de quelques-uns.

BLONDIN CHAT DES J...
A SA VOISINE
GRISETTE

Sur les Rimes de la Pièce précédente.

Je ne veux point vous en conter,
Dans le grand fracas que vous faites;
Je n'ai pas de quoi débiter
Assez bien pour vous plaire, et me faire écouter,
Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalamment,
Vos heures vous sont précieuses,
Il vous faut bien un autre Amant.
Vous miolez, dit-on librement
Après les faveurs amoureuses
Enfin vos voisins les Matous
Sont un peu trop sobres pour vous.
Enfin vous affectez dans vos Vers un air sage,
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs,
C'est en ne mettant plus ces plaisirs en usage,
C'est en quittant le badinage,
Sans en conserver les désirs.
On se perd bien souvent sans courir les goutières,
Où, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été,
Vous suivez en ce point les prudes et les fiers,
Mais de tant de Matous de toutes les manières,
Qu'on vous cherche avec soin votre cœur est tenté;
C'est-là ce qui vous gêne à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.
Imitez, imitez votre illustre Maîtresse
Qui n'aima jamais un moment.
A son cœur noble et grand, autant qu'un cœur peut l'être
L'amour n'ose espérer de se faire connoître,
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naître,
Lui donna le talent de la Prose et des Vers:
Elle a mille charmes divers,
Une tendre langueur, une aimable tristesse,
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin et galant:
Rien ne peut échapper à sa délicatesse;
Le bel esprit n'est pas son seul talent;
Elle est la complaisance, elle est la bonté même,
Mais il ne faut pas l'alarmer,
La louange et l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime,
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer.

DOM GRIS,
Chat de Madame la Duchesse de Béthune,
A GRISETTE

Grisette, sçavez-vous qui vous parle d'amour?
Qui vous cherchez depuis un jour?
C'est un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Espagne,
Un Chat qu'incessamment la fortune acompagne,
Qui le fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut, non pas ce Chat sauvage,
Ce Tata qui languit au milieu des plaisirs,
Qui ne sçauroit au plus aller qu'au badinage,
Qui ne sçauroit jamais contenter vos désirs,
Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.
Ce n'est pas après tout qu'il ne puisse amuzer,
Qu'il ne soit propre à quelque choze
Comme du feu bertaut on pourroit en uzer;
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repoze;
Quoique vous en diziez on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte à si maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde ?

Sur vos peu de bezoins? vous vous mocquez du monde:
A d'autres, c'est trop loin pousser le précieux.
Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule,
Aussi bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.
Gardez pour ces jeunes Chattons
Qui ne vont encore qu'à tâtons,
D'une fausse vertu le ruzé préambule;
Ne tournez point en ridicule
Ces ah fy, ces airs nonchalans,
Qui cachent quelquefois des désirs violens.
Loin de les condamner, je blâme les maniérés
Des Chattes qui d'abord nous disent miaou.
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les goutieres,
Je méprize beaucoup un procédé si fou.
Tout Matou que je suis, j'ai l'ame délicate,
Je veux qu'en certain tems on donne de la pate,
Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou:
Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois sérieux,
Tandis que nous sçavons qu'amour vous sollicite,
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux,
Je vous le dis tout net, Grisette j'aime mieux.
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi dessus un autre pié,
Si vous voulez long-tems garder votre conquête,
Je suis un coureur de clapié;
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour-bête.

Adieu jusqu'au premier sabat,
C'est là que j'attendrai réponse à cette Lettre,
Et que vous connoîtrez, si je livre combat
Que je sçai plus tenir que je ne sçai promettre.

MITTIN,
Chat de Mademoiselle Bocquet,
A GRISETTE

Grisette vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les Minettes trop amoureuses,
C'est un, bruit que la gloire fuit,
Et que font en tout tems les Chattes précieuses.
Ce bruit est venu jusqu'à moi,
Il -a troublé ma solitude;
Je vivois libre exempt de l'amoureuse loi,
Et je sens de l'inquiétude;
Il -me revient de tous côtez,
Que vous avez cent rares qualitez;
On dit que vous avez le regard doux et tendre,
Et que pour en faire comprendre
La charmante douceur et le brillant éclat
Vous n'avez pas des yeux de Chat.
On dit que la nature adroite et bienfaisante,
Vous a fait de sa main une robe luizante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin:
Que vous sçavez, avec cent tours d'adresse
Chasser les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux et d'agréables nuits
A votre sçavante Maîtresse
On vous voit quelquefois d'un manège léger
Sauter, bondir et voltiger,
Et quelquefois en galante Minette
Vous dresser sur vos piés pour atteindre au miroir
Prendre plaisir à vous y voir,
Y consulter vos traits en illustre coquette,
En Chatte d'importance, et non pas en Grisette.
Vous n'avez rien de brutal et de bas.
On ne vous vit jamais souiller vos pâtes
Innocentes et délicates
Du sang des Souris et des Rats.
En amour vous avez les plus belles maniérés
Vous n'allez point par des cris scandaleux
Promener sur les toits la honte de vos feux,
N'y vous livrer aux Matous des goutieres.
Par un tendre miolement
Vous expliquez votre tourment,
Et vous sçavez si bien dans l'ardeur qui vous presse
Toucher votre illustre maîtresse,

Qu'elle prend soin de vos plaisirs,
Et d'un digne galant régale vos désirs.
J'en pourrais dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans apas, de vos tendres amours;
On n'en dit que trop dont j'enrage.
J'enrage de bon coeur, Grisette, quand je voi
Tant d'apas, tant d'amour, qui ne sont pas pour moi,
Je sens que le bruit que vous faites
Alume dans mon cœur des passions secrétés,
Que dans tout le país des plus tendres Matous
Nulle autre n'alume que vous.
Mais il est tems enfin de mettre en évidence
Et mes talens, et mes exploits.
Ma solitude et mon silence
M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.
Il -vous faut faire ma peinture,
Vous dire que je suis un Chat des mieux appris;
C'est trop languir dans une vie obscure;
Et comme enfin la nuit tous Chats sont gris,
Il faut mettre au jour ma figure,
J'ai la mine assez haute, et l'air fort glorieux:
Tant d'éclat brille dans mes yeux
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des Astres ou des Chandelles.
Je ne suis point sujet aux fâcheux accidens
Où tombent les Chats imprudens,
Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage,
Et je ne fis jamais aucun mauvais usage
De mes griffes, ni de mes dents.
Quoique mon sérieux marque trop de sagesse
Et me donne tout l'air d'un sévère Docteur,
Quand il faut plaire à ma maîtresse
Je suis badin, je suis flatteur,
Je la baize, je la caresse,
Et la plus enjouée et brillante jeunesse
L'est bien moins que ma belle humeur.
Sçavez-vous de quel air discret et raizonnable
J'ai ma part dans un bon repas?
J'apuye adroitement ma patte sur les bras
De ceux qui sont assis à table.
Si leur faim est inexorable,
Ma faim ne se rebute pas,
Et d'un air toujours agréable
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats.
Quoique je sois d'une main libérale,
Et que je sois un Chat des mieux nourris;
Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale;
Nul Matou mieux que moi rie chasse dans Paris,
Et je prétens quiun jour mon amour vous régale

D'une hécatombe de souris.

REGNAULT,
CHAT DES A....
A GRISETTE

JE ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite;
Mais c'est pour vous parler de mes exploits divers,
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poète.
Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite;
Mais moi qui jour et nuit met des Chattes aux fers,
N'en déplaise aux Matous, je vous aprens, Grisette,
Que je fais des Chattons mieux qu'ils ne font des Vers.

REPONSE DE TATA A GRISETTE

Grisette, avec raizon je suis charmé de vous,
Vous avez de l'esprit plus que tous les Matous;
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite:
Mais, ceci soit dit entre nous.
N'êtes-vous point un peu coquette? ,
Vous pouvez l'avouer sans paroître indiscrette;
Le mal n'est pas grand en effet,
Et s'il faut tout dire, Grisette,
Moi-même franchement je suis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien sans amour écrire galamment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumieres?
Mais, croyez-moi, pour parler sçavamment,
Sur tout en certaines matieres,
Il faut avoir fréquenté les goutieres,
On ne devient pas habile autrement.

Après tout, c'est une foiblesse
A nous de n'ozer coqueter:

Sur ce point pourquoi nous flater?
Les Matous coquettent sans cesse;
C'est-là leur vrai talent, à quoi bon le cacher?
H n'est point de Chatte Lucrece,
Et l'on ne vit jamais de prude en nôtre espece,
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons, cherchons à nous plaire.
Puisque le sort le veut ainsi,
En un mot, aimons-nous, nous ne sçaurions mieux faire
Vous avez de l'esprit, j'en ai sans doute aussi,
Je croi que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger,

C'est un malheur dont quelquefois j'enrage,
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage,
Car, s'il est vrai que vous soyez si sage
Je n'aurois pû vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien: mais changeons de langage
Je pourrois vous désobliger.

Eh bien! ma chere Grisette,
Etablissons un commerce entre nous,
Foi de Matou vous serez satisfaite
Des respects que j'aurai pour vous.

REPONSE DE GRISETTE A TATA

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres Matous,
Quand je pense établir une amitié parfaite.
(Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous)
Pourquoi m'apellez-vous coquette ?
La réprimande est indiscreète,
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet:
Est-ce. sur le nom de Grisette
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite:

Quoi! pour écrire galamment,
Pour avoir 'dans l'esprit quelques vives lumieres,
Falloit-il assurer qu'on ne peut sçavamment
Parler sur certaines matieres ?
Sans avoir couru les goutieres
Chats connoisseurs en jugent autrement.

Mais quand même on auroit quelque douce foiblesse,
Est-ce avec vous, hélas! qu'on voudroit coqueter?
Vous aimez trop à vous flater.
Il est tems que votre erreur cesse,
Elle m'outrage enfin, pourquoi vous le cacher ?
S'il n'est point de Chatte Lucrece,
Il n'est point de Tarquins, Tata, de votre espece,
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un Chat, comme vous, se propose de plaire,
Il devrait en user ainsi,
Des jaloux soupçons se défaire,
Et de ses airs grondeurs aussi,
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire morbleu j'enrage,
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être sage,

Et souvent par dépit on se peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage,
Ceci soit dit encor sans vous dézoobliger

Adieu, Tata, foi de Grisette,
Mais de Grisette comme nous;
Je ne suis pas plus satisfaite
De votre Lettre que de vous.

GRISSETTE.

A Monsieur le Maréchal Duc de Vivonne, qui faisait semblant de croire que Madame Deshoulières avoit fait un mauvais Rondeau qui couroit le monde.

EPITRE

De ma Maîtresse aujourd'hui
J'ai reçu mille rudesses,
Elle de qui mes caresses
Soulageoient toujours l'ennui;
Triste de ma destihée,
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée '
A ce qui l'a chagrinée,
Et ce soir je l'ai trouvée,
Sans qu'elle m'ait aperçûë,
J'ai sauté dessus son lit.
Ecoutez bien le récit
De l'état où je l'ai vûë.
Tantôt elle pâlissoit,
Tantôt elle rougissoit,
Parloit sans être entendue
Comme une femme éperdue,
Et souvent vous maudissoit.
A-h! disoit-elle en colere,
Quel sort au mien est égal?
Et quoi donc ce Maréchal
Dont l'estime m'est si chere,
Peut penser que j'écris mal !
Mes Vers ne lui plaisent guere.
On doit se tenir pour dit,
Que les Vers font sur l'esprit
Une impression légère,
Quand des Ouvrages qu'on lit
On s'abuze au caractere.
Si je tenois l'animal,
Auteur du Rondeau fatal
Dont le Maréchal m'accuze,
Je lui ferais, foi de Muze....
Dans ce bel endroit les pleurs
Que de si justes douleurs

A grands flots lui font répandre,
Interrompirent le cours
De ce terrible discours,
Et moi vite de descendre,
A dessein de m'en aller,
En Chatte fidelle et tendre,
Brusquement vous quereller.
Ah! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inspire,
Contre de tels attentats,
Mais par malheur bien écrire
N'est pas le talent des Chats.
Finissons donc cette Lettre,
Tâchons seulement d'y mettre
Que le zele ardent et prompt,
Que je sens pour ma maîtresse
A son chagrin m'intéresse
Jusqu'à venger son front.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me serve comme Chatte,
Ou comme les hommes font.
N'allez pas d'un air de mépris
Négliger de répondre à ma mauvaise Lettre,
Vous n'êtes pas, Seigneur, le seul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.
Les bêtes comme moi valent les beaux esprits,
D'elles on peut tout se promettre.
Vous le verrez, Seigneur, si jamais vous allez
Triompher sur les flots saliez.
Alors bien loin d'être contente,
De répandre en tous lieux votre gloire présente,
Je sçaurai rappeler les périlleux endroits,
Où cent Lauriers cueillis parerent votre tête,
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête,
Qui d'Amarille est le foible et le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains Messieurs dont par prudence
Je ne dis pas ce que je pense.

EPITRE DE COCHON

**Chien de Monsieur le Maréchal de Vivonne,
A GRISETTE.**

En quoi! Grisette, a-t-on pû croire
Notre esprit assez de travers,
Pour penser que de méchans Vers
Soient sortis de votre Ecritoire?
Vous connoissez ma foi bien mal,
Mon gros crevé de Maréchal.
Votre injuste soupçon avec raïzon nous pique,

De votre Amarillis nous sçavons les talens,
Et que la plus mordante et sévère critique,
Ne lui pourra jamais faire sentir ses dents.
Votre injuste soupçon nous tuë,
Mon maître en étoit offensé,
Et son ame jamais n'en seroit revenuë,
Si votre patte n'eût tracé
L'Epître qu'il a reçûë.
Vos Vers dissipent ses ennuis,
Depuis qu'il les a lûs, il rit, il cause, il chante,
Pour me les réciter il me cherche où je suis,
Il passe sur mon dos une main caressante,
Il m'a paru toujours depuis L'esprit libre, et l'âme contente.
Je n'en suis point surplu, et j'en suis enchanté,
D'avoir entendu les merveilles,
Que de Grisette il m'a conté,
Il fit, jadis, sa Cour à vos pareilles
Avec assiduité,
Et laissant là Cloris, Amarante et Sylvie,
De Grisette en Grisette il a passé sa vie,
Même aux dépens de sa santé.
Ah! qu'il me seroit doux,
Ma chere Grisette, ma mie,
D'établir promptement un commerce avec vous,
Pour voir bien-tôt entre nous
Notre vieille haine amortie;
Que de Mâtoux
Seront jaloux,
Si nous forçons les loix de notre antipathie!
Vivons heureux, aimons-nous.

GRISETTE.

Vivons heureux, aimons-nous.
Dans quelques goutieres secrettes
J'irai mioler avec vous,
Vivons heureux, aimons-nous.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'est prendre assez bien ses mesures;
De venir conter ses raizons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les chiens des Petites-Maizons,
Vous mériteriez bien d'en essayer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'est donc rien à votre compte,
Que de fâcher Bêtes et Gens?
Mais peut-être un espoir vous flatte,
Fondé sur le dérèglement
Qui dans les mœurs du siècle éclatte.

Vous pensez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant,
Quoique vous soyez chien et quoique je sois chatte
Vous vous abusez lourdement.
Quand du chien dont l'Olympe brille,
Quand du chien qui jape là-bas,
Vous auriez en vous seul rassemblé les apas,
A la moindre pécadille Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois rien ne me persuade.
Je sacrifie et votre Lettre et vous
Au plus amoureux des Matous.
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.
Quittez donc le dessein que vous avez conçu
De troubler le repos des miaulantes familles;
Ne vous y trompez pas, vous y seriez reçu
Comme un Chien dans un jeu de Quilles.
Que votre illustre Maréchal
Est étonné de voir une Grisette
Si peu sensible à la fleurette!
Qu'il ne m'en veuille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes aussi sévères,
Si comme vous on l'avoit rebuté,
Il n'auroit point connu de l'amour irrité
Les plus redoutables mystères.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une Chatte et précieuse et prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez Messieurs les humains cette excuze est d'usage.
Le bienheureux nom d'impromptu?
Parmi les sots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un Ouvrage.
Bon jour le plus gras des Toutous.
Si par hasard mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre et constante.
C'est tout' ce que je puis pour vous;
Sinon, je suis votre servante.

REPONSE DE COCHON A GRISETTE.

Est-ce donc là l'impression
Que sur ton coeur fait ma flamme naissante?
Vraiment je te trouve plaizante,
De rebuter ma passion ;
Maltraite-t-on ainsi, petite suffizante,
Un Chien de ma condition;
Grisette, tu n'en es pas digne,
Cherche à ton gré des favoris;
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui suis beau, blanc, comme un Cigne;

Et qui descend de pere en fils,
De la race Cinique en droite ligne;
Et qui me puis aussi dire sans vanité
Le symbole vivant de sa fidélité.
Mais j'aurois beau dire et beau faire,
C'est inutilement,
Q'un amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire,
Je me le tiens pour dit, à quoi bon s'obstiner
Contre mie amour infortunée?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite destinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs,
Va sur les toits après tes mioleurs,
Faire un sabat de tous les Diables;
Qu'on entende par tout les hurlantes clameurs,
De tes nêces épouvantables,
Que tes désirs soient satisfaits,
Vis heureuse et contente,
Et laisse en paix,
Désormais,
Libre dans ses ressorts, la machine aboyante;
Ecris-moi seulement quelque Lettre galante,
Car tes Vers à mon gré brillent de si beaux traits.
Que tous mes esprits ils enlèvent.
Il paroît bien, quand Phébus les a faits,
Que les trois Grâces les achèvent.
Voilà te louer assez bien,
Et ce ne sont pas là des louanges de chien.
Mon brillant Maréchal dans une paix profonde,
Eloigné de tout embarras,
Mené nonchalamment une vie assez ronde,
Lui, dont l'héroïque bras
En tant de furieux combats,
S'est Signalé sur la terre et sur l'onde.
Et ce Héros qui suit Neptune pas à pas,
En qui tant d'embonpoint et tant d'esprit abondé,
A qui tu reproches tous bas
D'une pudeur qui n'a point de seconde,
Le cuisant souvenir de ses tendres ébats,
Est maintenant l'homme du monde,
Le moins surpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

An auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,
Que vous êtes sorti de la race Cinique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En est une preuve autentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré.
Devant vous rien ne trouve grâce.

Vous déchirez tout, et malgré
De vingt siècles le long espace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il soit véritable, ou qu'il soit apocryphe,
Que vous soyez des descendants
De ces Philosophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaise griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrais avec vous quelquefois m'amuser.
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire,
Je m'en vais vous dézabuser.
Si pour Ayeux vous comtez Diogène,
Cratés et tous les autres Chiens;
Moi, que vous méprisez, je conte pour les miens
Tous les Dieux dont la Fable est pleine.
Quand les Titans audacieux
Risquerent follement d'escalader les Cieux,
Le Dieu qui lance le Tonnerre
Incertain du succès d'une insolente guerre,
Voulut que Déeses et Dieux
Quittassent le Ciel pour la Terre,
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays l'Égypte fut choisie.
Là, sous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids museaux,
Se cachèrent un temps les bûveurs d'Ambrosie.
L'un étoit Bœuf, l'autre étoit Ours,
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure,
Une Chatte fut la figure
Que prit la Reine des Amours.
Et comme elle est bonne Princesse,
Pour éviter oisiveté,
Elle contenta la tendresse
D'un jeune Chat épris de sa beauté,
Tant qu'enfin la belle Déesse
Fit des Chattons en quantité.
C'est de cette source divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux,
Cochon, dites la vérité,
Doit se piquer de qualité?
Ce discours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre esprit, vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais est-il à vous seul cet esprit qui sçait plaire?
Et ne devez-vous point à votre Secrétaire
Tant de brillans endroits si finement trouvez?

Entre nous, Cochon, je soupçonne
Qu'un tel Secretaire vous donne
Plus d'esprit que vous n'en avez.
Je connois son tour, ses manières,
Vives, charmantes, singulières,
Apollon ne fait pas des Vers plus élevez
Pour moi, je n'ai que mes seules lumieres.
Je vous l'apprens, si vous ne le sçavez.
Et que je ne cours point les toits, ni les goutieres.
Jamais cris aigus, scandaleux,
Les amours de grisette
Ne sont sortis de ma modeste gueule.
Lorsque l'amour me fait sentir ses feux,
Ce n'est qu'à ma maîtresse seule
Que j'oze confier mes secrets amoureux.
Alors sensible aux tourmens que j'étale
D'un Chat digne de moi sa bonté me régale;
Cela s'appelle-t-il un destin malheureux?
Si ce Maréchal qui vous aime
Vouloit pour vous faire de même,
Si ce véritable Héros
Qui seul n plus d'esprit et de valeur que trente,
Lorsque l'amour trouble votre repos,
Offroit à vos désirs une chienne charmante;
On ne vous verroit point réduit
A la neccessité d'idolâtrer sans fruit
Une maîtresse égratignante.

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

Grisette, enfin je voi qu'en t'écrivant
Il faut pour assembler des choses recherchées
Feuilleter de l'esprit le Calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau sçavant,
Avoir l'art d'animer des peintures léchées.
Mon maître m'encourage au dessein que j'ai pris.
Il est le Dieu de l'Harmonie.
Je sens déjà que son divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru du beau feu qui par tout l'environne,
De son esprit brillant, de son sçavoir profond;
Je ne craindrois pas même Apollon en personne
Avec un tel second.
Je laisse loin de moi ces plumes triviales
Sans art et sans vigueur.
Ecrivains doucereux de sornettes morales,
Qui nous font mal au cœur.
Je ne voi qu'une illustre chatte,
Qui mérite l'encens des plus fameux esprits,
En qui tant de finesse éclate,
Qu'elle fera toujours l'ornement de Paris.

En un seul point elle se flate,
Quand' par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ni vestige, ni trace,
D'un long ordre de Chats descendus de Vénus
Elle nous compose une race,
Et va puizer bizarrement
Sa belle généalogie,
Dans la basse Mytologie,
Sans sçavoir par où, ni comment.
C'est en vain qu'elle nous étale
Tous ces ayeux vénériens,
Et fait sonner si haut sa Déité de Bale.
Hé ! depuis quand les; chats disputent-ils aux chiens
Leur noblesse que rien n'égale,
No descendons-nous pas du Dieu Cynocéphale
Adoré des Egyptiens?
Modere ton effort, ma petite Deesse,
Ne songe plus aux silphes fabuleux,
Et sçache que souvent un peau-d'Asne amoureux
Se rencontre de notre espece,
Et qu'il est quelquefois, Chien et Chat comme nous.
Qui ne sçait que ces Dieux dont ton orgüeil se pique
Se sont changez en corbeaux, en hiboux,
En Chathuans, et lougaroux,
Prenant un sur-tout phanatique,
Que les plus beaux objets en furent abusez;
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguisez,
Leur mascarade est toujours prolifique.
Mais où prens-tu qu'Ovide ait dit
Dans la gigantesque aventure
Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure?
Tu n'inventes pas mal pour te mettre en crédit
Cette ingénieuse imposture.
Pour moi je suis cloüé réellement,
A l'écharpe du Firmament,
Placé près des Cercles polaires,
Je regne souverainement
Dans mes terres caniculaires.
Ministre du grand Bélial,
Qui préside aux royaumes sombres;
Je suis au séjour infernal
Le terrible Portier des Ombres.
Et pour te dire enfin mon nom,
D'une façon encore plus claire,
On me nomme au Ciel Procyon,
Et dans les Enfers Cerbere.
Tu vois comme sans fiction,
Et sans le faux secours de la Métamorphose,
Je prouve ma condition
Par une vraie Apothéoze.
Jamais sur l'étoilé lambris

Du lumineux Olympe,
Pour y guetter des célestes souris,
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe;
Quand il seroit descendu de Cypris.
Grisette enfin, ô Reine des Grisettes,
De grâce, laissons-là nos ancêtres pourris.
Croi-moi, sans eux, tu vaux ton prix,
Et sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un coeur de tes charmes épris,
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

REPONSE DE GRISETTE A COCHON.

Jamais Chien, n'eût tant de sçavoir,
Jamais Chien, n'eût tant d'éloquence,
Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites voir,
Veuillent les Immortels, Auteurs de ma naissance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, et déjà je commence
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours;
Je vous voi des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu, qui m'auroit, pû coûter mon innocence:
Oui, je remarque en vous un défaut furieux,
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux?
Il vous seroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,
Que de puizeir notre noblesse
Dans la source du sang des Dieux.
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Est de traîner d'illustres noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes Maisons,
Dont l'antique Histoire est remplie.
Découvrent-ils des noms plus grands,
Un fourbe Généalogiste
D'eux, à ces noms trouve une piste;
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens.
Chez eux l'orgüeil les donne, et non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;
Mais je ne sçavois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Oziers chez les Chiens.
A peu près voilà votre Histoire.
Hier Cynique, aujourd'hui Dieu.
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'onde noire,
Et sur terre en troisième lieu.
Cela n'est pas facile à croire!
Quoi! vous seriez tout à la fois
Le grand chien dont l'ardeur nous brille!
Le laid chien à la triple voix !
Le gros chien dont je fais scrupule

D'écouter les tendres abois?
Vous paroiss-je assez bête, ou bien assez crédule,
Pour croire qu'un chien en soit trois?
Lorsque je vous contai la galante aventure
Qu'eut Venus sur les bords du Nil,
Je n'eus point comme vous recours à l'imposture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil,
Je sors de la mere des Grâces.
Quelle preuve vous en faut-il?
Passons-nous des Contrats qui des premieres races
Jusqu'à nous conservent les traces?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la seule Mytologie.
Quel Livre est plus digne de foi,
Qu'un Livre qui contient en soi
La premiere Théologie?
Si parmi les célestes feux
Qui règlent le sort de chaque Etre,
On voit votre espece paroître,
N'en soyez pas plus orgueilleux.
L'Asne de l'yvrogne Silene,
Le Bouc sale et puant, le Scorpion hideux,
Et mille autres monstres affreux
Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait crû la cervelle assez saine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les Dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou possédoit une chatte,
Pour qui l'Histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour
Il ne se passoit pas un jour
Qu'il ne baisât cent fois et sa gueule et sa patte.
De cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit.
Et comme il faut quelqu'autre choze,
Ce pauvre Amant se vit réduit,
A demander aux Dieux une métamorphoze.
Il n'éparggia ni soins, ni pleurs, ni revenus,
Pour se rendre Venus propice.
Le célèbre Temple d'Erice
Fuma de plus d'un sacrifice.
Il -fit tant enfin que Venus,
Par excès de pitié pour sa bizarre flâme
De sa chatte fit une femme.
N'allez pas en chien ignorant
Croire encor que j'impose à la belle Déesse.
De l'honneur fait à son espece,
Je donne Ezope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle.
Finissons, Cochon, j'y consens,
Une si fameuse querelle.
Soyez pour moi tendre et fidelle.

Malgré les Dieux je cede au trouble que je sens!
Que leu galans propos, que les jeux innocens,
Naissent chez nous d'une tendresse
Qui ne soutiendra point le commerce des sens.
Allons ensemble, allons sans cesse,
Cueillir aux rives du Permesse
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce maître incomparable
Dont le divin génie embellit vos discours,
Et laissons dans le monde un souvenir durable
De nos singulières amours.

**LETTRE DE GAS,
Epagneul de Madame Deshoulieres,
A M. le Comte de L. T.**

Pour vous marquer mon couroux,
J'ai mis la plume à la pate,
Il est tems que contre vous
Toute ma colere éclate.
Vous m'avez rendu jaloux;
Entre nous autres Toutous,
Nous sommes là-dessus d'humeur fort délicate
Pour se bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flate,
Nous n'en sommes pas plus doux,,
Nous mordons jusqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode et farouche,
Je vous écoutois sans dépit
Louër de ma maîtresse et les yeux et la bouche;
Ne croyant ces douceurs qu'au simple jeu d'esprit,
Sans m'opozer à rien, je dormois sur son lit.
Si ce souvenir vous touche,
Ne songez plus à m'ôter
La place que je possédé !
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la cede?
Sept fois l'aimable Printems
A fait reverdir les champs.
Sept fois la triste froidure
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarille.
A ses piés j'ai vû la Cour,
A ses piés j'ai vû la Ville
Vainement brûler d'amour.
Seul j'ai sçû par mon adresse,
Dans son insensible cœur
Faire naître la tendresse.
Ne troublez plus mon bonheur:
Quand pour vanger son honneur

Le petit Dieu suborneur
Qu'en tous lieux elle surmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens,
Sçachez, notre illustre Comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

**LETTRE DE GAS,
Epagneul de Madame Deshoulières,
A Courte-oreille, Tourne-broche de M. . .**

J'apprens de tous côtes que malgré les destins
Qui vous a fait naître matin,
Vous chassez pourtant à merveille.
Ce grand lièvre fut pris par le preux Courte-oreille
(Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté)
Du vin, du vin, qu'à sa santé
Il soit vidé maintes bouteilles:
Lors le verre à la main votre los fut chanté.
Un Blondin, deux Abbez, et plus d'une beauté,
S'en acquiterent avec zèle.
Foi d'Epagneul, j'en fais un rapport très-fidèle,
J'étois présent à tout, et voyois sans douleur
Toute l'estime, et tout l'honneur
Dont votre chasse étoit suivie;
Après d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie
Je me déterminai dans cet heureux moment
A vous dire sans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuisine
Où vous étiez souvent battu.
J'estime infiniment ceux qui par leur vertu
Démentent leur basse origine.
Jamais l'humeur d'autrui ne m'a rendu jaloux.
Et malgré tant de différence
Que le Ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoissance
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis, abandonnez la broche,
Allez comme Epagneul, chien courant, ou limier,
Par tout pais prendre gibier;
Ne craignez là-dessus ni plainte, ni reproche,
Personne ne fait son métier.

**LA MORT DE COCHON,
CHIEN DE MONSIEUR LE MARECHAL DE VIVONNE.
TRAGEDIE PAR Mlle DESHOULIERES 1688.**

Antoinette-Thérèse Deshoulières née en 1602, marcha sur les traces de sa mère, mais à distance, par l'infériorité de son talent. Le jugement qu'elle a porté sur ses propres vers est

simple et touchant: elle l'a formulé à l'occasion de leur publication dans un volume à la suite d'une réédition des œuvres maternelles: « On s'étonnera que j'ose mettre le peu d'ouvrage que j'ai fait à la suite de ceux de ma mère: j'en connais toute la différence: mais quand je joins dans un même volume mes vers aux siens, je ne fais que suivre son intention, heureuse de leur procurer par là le seul moyen qu'ils ont de passer à la postérité. »

Elle obtint pour ses débuts un prix de l'Académie française. Elle continua à cultiver les amis de sa mère qui lui avaient survécu, et fut élue membre de l'académie des Ricovrati. Elle mourut en 1718, âgée de 56 ans, de la maladie qui avait conduit sa mère au tombeau.

ACTEURS .

GRISSETTE, Chatte de Madame Deshoulieres, Amante de Cochon.
MIMY, Chat de Mademoiselle Deshoulieres, Amant de Grisette.
MARMUSE, Chat de Madame Deshoulieres, Confident de Mimy.
CAFAR, Chat des Minimes de Chaillot, Député des Chats du Village.
TROUPE de Chats du voisinage.
L'AMOUR.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Madame Deshoulieres.

LA MORT DE COCHON, Chien de Monsieur le Maréchal de Vivonne. TRAGEDIE.

Le Théâtre s'ouvre, et représente une Terrasse de plain-pied aux Goutieres.

SCENE PREMIERE.

MIMY, MARMUSE, CHOEUR DES CHATS DU VOISINAGE.

MIMY.

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont Grisette
Paye mes soins et mon tourment,
Pour Cochon, tu le sçais, l'ingrate me maltraite.
Ciel, quel dérèglement!
Une Chatte choisit un Chien pour son Amant !
Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,
L'excès des peines que je sens?
Depuis deux ans
Un vilain Chien possédé un cœur qu'on me refuse !

MARMUSE

A votre désespoir, Mimy,

Je ne puis exprimer combien je suis sensible,
J'ai vers la belle gloire une pente terrible;
Et de plus je suis votre ami.
Croyez-moi, quittez une Chate
Assez peu délicate,
Pour préférer un Chien au plus parfait des Chats.

MIMY.

Je ne sçaurois cesser d'adorer ses apas;
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance éclate;
Ami ne m'abandonne pas,
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous servir; pour moi rien n'est sacré,
Allons, je vous offre ma pate,
Disposez-en à votre gré.

SCÈNE II

MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHOEUR DES CHATS DU VOISINAGE

CAFAR.

A prenez, beaux Matoux, une grànde nouvelle,
Cochon vient de perdre le jour.
Une rage affreuse et cruelle,
A Grisette a ravi l'objet de son amour.

MARMUSE.

Le coeur de Grisette Est donc à louer.
Avec la coquette
Qui veut se jouer ?
Pour moi qui me pense;
Un Chat d'importance,
Je ne ferai rien
Qui vous fasse dire,
Que mon cœur aspire
Aux restes d'un Chien.

MIMY.

Quelle main favorable a lavé notre injure
Dans le sang de ce Chien maudit?
Cafar, faites-nous le récit
De cette agréable aventure.

MARMUSE.

Ne va pas imiter le stile triomphant,
D'un genre de Mortels que beaux esprits on nomme.
La Mouche entre leurs mains devient un Eléphant;
Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome,
Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant,

A qui l'on dérobe une pomme.

CAFAR.

Je n'ai garde d'être si sot.
Un Village ici près qu'on appelle Chaillot,
Agréable, abondant, vaste, peuplé tout comme...

MARMUSE.

Justement, t'y voilà. Nous pouvons faire un somme,
Avant que nous soyons à la mort de Cochon.
Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme,
Puisse-t-on de ta peau bien-tôt faire un Manchon.

CAFAR à Mimy

Ce fou vous est-il nécessaire?

MIMY

Ne vous amusez pas à ses emportemens.

CAFAR

Sçachez donc que depuis un tems,
Chaillot est devenu le séjour ordinaire
D'un Maréchal vaillant comme défunt César,
Sage comme un Caton, sçavant comme une Homere...

MARMUSE.

Alte là, mon ami Cafar,
L'éloge n'est pas ton affaire,
Nous connoissons ce Maréchal,
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire,
Et nous l'aimons foi d'animal.

CAFAR à Mimy.

Ne voulez-vous pas faire taire,
Ce petit fripon de Matou?

MIMY à Marmuse.

Ah ! Marmuse, écoutez, si vous voulez me plaire.

MARMUSE.

Qu'il me soit donc permis de bailler tout mon sou.

CAFAR.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de son Maître
De tous les autres Chiens attirait le couroux,
C'en est trop, dirent-ils, vangeons-nous, vangeons-nous
Il faut nous défaire d'un Traître.
La rage à cet instant vint s'offrir devant eux,
Qu'un de vous aujourd'hui, dit-elle, me reçoive,
Sans qu'on s'en aperçoive,
Je punirai cet orgueilleux,

Citron sans tarder davantage,
Ouvre toute son ame à la cruelle rage,
D'abord ce Chien adroit Parcourut le Village,
Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit,
Et l'envoya là-bas tout droit.

MIMY.

La fortune pour nous devient donc favorable.
Ce Chien, ce Rival redoutable,
Pour qui nos tendres soins ont été négligez,
A subi des destins l'Arrêt irrévocable;
Mais peut-être lés maux dont l'Amour nous acable
N'en seront pas plus soulagez !
Grisette pleurera ses plaisirs dérangez.
Quand on aime est-ce un avantage,
De voir du fier objet à qui l'on rend hommage,
Les beaux; yeux toujours affligez.

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vangez.

MARMUSE à Mimy

An lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller à pas bien ménagez
Dérober là-bas quelques soles,
Ou de certains chapons de graisse tous chargez;
Que je sçai qu'on n'a pas mangez.

MIMY.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En Héros de Roman comme une franche dupe
Cher ami, vous vous érigez.

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vangez.

SCENE III

GRISSETTE, MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHOEUR DE. CHATS DU VOISINAGE

GRISSETTE.

Cruels Matous, qu'osez-vous dire?
Songez-vous que vous m'outragez?

CHOEUR DE CHATS.

Miaou, Miaou, nous sommes tous vangez.

GRISSETTE.

A mes cruels ennuis je ne sçaurois suffire,

Mon juste désespoir va finir mes malheurs,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.
Malgré la haine naturelle,
Que le Ciel en naissant imprima dans nos coeurs.
Cochon dézarma mes rigueurs,
Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

MARMUSE.

Grisettè, rougissez de vos folles douleurs.

CHOEUR DE CHATS.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.
Mourons pour cet illustre Chien,
A ces Manes errans, immolons-nous nous-mêmes!
Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.

MIMY.

Ce n'est donc pas assez, chate injuste et barbare,
D'avoir trahi votre devoir,
Par une passion bizarre,
Quand la mort d'un Rival ralume mon espoir,
Il faut encore me faire voir
Tout ce qu'à mon amour votre douleur prépare.
Craignez que cette pate,.. Ah ! ma raizon s'égare.
Je frissonne... je meure...

MARMUSE à Mimy

. . . Bon soir.

MARMUSE à Grisette.

C'est un Diable quand on l'irrite,
Ne vous exposez pas à son ardent couroux.
A contenter ses feux tout en lui vous invite.
Cochon n'avoit d'autre mérite,
Que celui d'être aimé d'un Héros et de vous.

GRISETTE.

Son choix autorizoit ma fatale foiblesse.
On sçait pour mon Amant la douleur qui le presse
Mon cher Cochon étoit le plus beau des Toutous.
Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peste des miaous. Beauté capricieuze,
Soyez un peu moins précieuze,

Le ridicule suit de bien près les grands goûts.
Cet assemblage de merveilles,
Ce Cochon, ce Chien tant aimé,
Étoit sans queue et sans oreilles.
Il fut, di-t-on, sauvé de l'Egoût de Marseilles,
Et Cochon fut nommé,
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde.
Il sortoit de sa gueule une certaine odeur,
Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde.
Il ne lui restoit plus qu'un oeil distillateur.
C'étoit, à cela près, le plus beau Chien du monde.

GRISSETTE, CHOEUR DES CHATS.

Pour enflamer un coeur!
Non, Cochon étoit fait j
Pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de sa vie,
ne se passa jour, je n'en excepte aucun,
Qu'il ne lui prit une sincere envié,
De dévorer toujours quelqu'un;
Chapons, Perdrix entroient dans sa panse profonde,
Sans qu'il prit soin de les mâcher.
Caresses, ni bienfaits ne pouvoient le toucher,
C'étoit, à cela près, le meilleur chien du monde.

GRISSETTE.

Oze-t-on à mon cœur porter de pareils coups!
Ah I que d'horreurs et quel blasphème !
Redoutez, medizans Matous,
Redoutez ma fureur extrême,
Tremblez, tremblez tous.

Toi, divine Venus, dont je suis descendue,
Viens ici defendre mes droits.
Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue
Punis des habitans des Toits,
La brutale et dure insolence,
C'est en moi ton sang qu'on offence.

MARMUSE.

Nous redoutons peu sa vengeance,
Un Chat au bord du Nil fut jadis son époux,
Et nous avons fait connoissance,
Tandis qu'elle étoit parmi nous.
Cessez donc d'invoquer la charmante Déesse,
Redonnez-vous à votre espece,
Votre destin sera plus doux.

CHOEUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espece,
Votre destin sera plus doux.

GRISSETTE.

Je dois à Cochon m'a tendresse;
Dûssiez-vous être encor mille fois plus jaloux,
Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

CHOEUR DE CHATS.

Redonner-vous à votre espece,
Votre destin sera plus doux.

MARMUSE.

Menuet.

Il faut être pas mal folle,
Pour aimer un Amant mort.
Les humains en sont d'acord,
On apprend à leur école
Que l'absent a toujours tort.

MIMY.

L'ingrate a déjà fait retraite.
Elle fuit mes feux irritez.
Ah ! cruelle Chate, arrêtez,
Grisette, Grisette. Grisette.

CHOEUR DE CHATS.

Grisette, Grisette, Grisette,
Ah! cruelle Chate, arrêtez!

SCENE IV.

L'AMOUR, MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHOEUR DE CHATS

L'AMOUR à califourchon sur, une Goutiere.
Tendre Matou, laissez-la faire,
Votre infortune finira,
J'en jure par mon Arc, j'en jure par ma Mere.
La constance est une chimere,
Dont Grisette se lassera.

CHOEUR DE CHATS.

Croyons, croyons l'Amour, ce Dieu nous vangerá.

FIN.

TABLE

AVERTISSEMENT DES EDITEURS - 5

MADAME DESHOULIÈRES - 7

AVERTISSEMENT DE MLLE DESHOULIERES - 27

Epitre de Tata à Grisette -	29
Réponse de Grisette à Tata -	32
Blondin à Grisette -	35
Dom Gris à Grisette -	38
Mittin à Grisette -	41
Regnault à Grisette -	46
Réponse de Tata à Grisette -	47
Réponse de Grisette à Tata -	49
Grisette A Monsieur le Maréchal Duc de Vivonne -	51
Epitre de Cochon, à Grisette -	55
Réponse de Grisette à Cochon -	58
Réponse de Cochon à Grisette -	61
Réponse de Grisette à Cochon -	64
Réponse de Cochon à Grisette -	68
Réponse de Grisette à Cochon -	72
Lettre de Gas à M. le Comte de L. T -	77
Lettre de Gas à Courte-oreille, Tourne-broche de M -	80
Là mort de Cochon -	83

De l'imprimerie Répessé-Crépel et Fils, Arras.